

aiguilles, un dé et des ciseaux, des notes defournisseurs, des recettes de cuisine, des formules de pharmacie, des patrons de cols et de manchettes, etc.

Nous avons encore la poche dite aumônière, suspendue à la ceinture, et que nos élégantes balancent fièrement à leurs flancs, comme la sabretache des hussards ; la petite poche dite du cœur, destinée en gousset, s'ouvrant hardiment sur le sein, laissant passer, ainsi qu'une brillante aigrette, le coin de quelque mouchoir de fine dentelle, quand elle ne porte pas la montre diamantée que retient la chaîne d'or pareille à l'aiguillette de l'aide de camp ; la petite pochette de la vareuse de l'artiste ; la poche brodée du corsage à basques, qui rappelle le gilet à ramages où s'engouffre la grosse main de Turcaret...

Que vous dirai-je, enfin, mon ami ! les variétés de poches sont innombrables, et quant à celles qui excitaient tout à l'heure votre étonnement, comme il n'est plus d'usage que Lisette ou Marton accompagnent leurs maîtresses à la ville, il faut croire que Célimène a voulu porter elle-même les poches de Lisette. Tant pis pour elle si les pick-pockets y trouvent leur compte !

PAUL ÉMILE.

LA SOURCE DE LA VÉRITÉ

« O mon Père ! pria un sage indien, ne me sera-t-il jamais donné d'approcher à la source de la Vérité, de tremper mes lèvres dans cette eau bienfaisante qui élève notre âme vers toi, en lui accordant de connaître le bien et de comprendre tes œuvres ? Hélas ! si je suis indigne, ne guideras-tu pas ceux dont le cœur est plus pur que le mien ! Comme moi, useront-ils leur vie à l'étude et briseront-ils leur corps dans la pénitence ? Mon Père, aie pitié de notre faiblesse, dissipe les ténèbres qui couvrent nos yeux, montre-nous ta voie ! »

Dieu, qui entend toutes les prières, exauça celle-ci. Il mena le sage devant une montagne deux fois plus haute que le Gaurizankar et dont la base, baignée par la mer, était large comme un royaume. La source coulait au sommet. Dieu demanda alors aux hommes qui voulaient y parvenir de sanctifier leur existence par le travail. Ils devaient sacrifier leur jeunesse à l'étude, s'abstenir des plaisirs et se consacrer au bien de tous. En remplissant ces conditions, ils acquerraient, au terme de leur travaux et de leur vie, le droit d'avancer d'un pas, d'un seul, vers le but sacré. Un sage tombé, son successeur, partant du chemin déjà parcouru, devait se préparer à faire le pas suivant, ce pas dans lequel son cercueil ne pouvait tenir. Et nul, dans cette longue succession, ne pouvait avoir de plus haute ambition que d'être compté comme un de ces innombrables chaînons de cette chaîne qui devait monter de la base au sommet de la montagne.

Le sage fut consterné. Les hommes auraient-ils assez d'abnégation pour préparer, dans la nuit de l'avenir, le triomphe de l'un d'eux. Il doutait de la persévérance humaine, et il fit le premier pas pour tant.

Bien longue était cette route, bien décevante cette tâche ! Jamais pourtant elle ne fut abandonnée. Les empires croulèrent les uns sur les autres, les générations se succédèrent laissant à peine un souvenir de leur passage ; la terre changea de face : toujours quand un sage mourait sur la montagne, un autre, penseur, savant, artiste, venait de l'Orient ou de l'Occident lui succéder et donner sa vie pour franchir le pas suivant. Toujours quelqu'un marchait vers la source éternelle ! Nul pourtant, dans la foule, n'encourageait ces martyrs ; et même, lorsqu'ils se furent élevés et isolés sur la montagne, on finit par les y oublier.

Des siècles passèrent encore sur les siècles avant que le dernier des persévérants travailleurs fit le dernier pas et pût se désaltérer à la source. Quand ce sage se releva, il était transfiguré. La joie débordait de son âme, la jeunesse remontait à son front ; mais lorsque descendu à la ville et, qu'étonné de ce qu'il vit, il parla,

on lui imposa silence et on l'enferma dans unemaison de fous

Cette nuit même la montagne s'affaissa dans la mer. CH. SCHIFFER.

NOUVELLES DIVERSES

—Sa Majesté la reine Victoria a été proclamée impératrice des Indes le 1er janvier. Les cérémonies qui ont eu lieu à cette occasion ont été importantes dans tout l'Empire.

—La Cour d'Appel de l'Etat de New-York vient de décider que les passagers ont droit à des sièges dans les chars salons, Pullman ou Wagner, sans payer extra, lorsqu'ils ne trouveront pas de sièges dans les premières ou les secondes.

—Les Américains produisent 200,000,000 de collets de papier par année, et on dit que par l'usage de ces collets ils s'épargnent pour \$6,000,000 de comptes de lavage.

—On cite les noms de M. A. Hearn, du professeur Langelier, de Québec, et de MM. L. A. Jetté et Jos. Doure, de Montréal, comme candidats aux postes vacants dans la magistrature.

—Les fermiers profitent actuellement des avantages des chemins de fer. A toutes les stations de l'International, les pommes de terre se paient cinquante cents le minot, livrées à la gare, dit le Progrès de Sherbrooke.

—Nous voyons dans certains journaux français des nouvelles sur la picotte, avec l'entête suivant : « La picotte à Manitoba. » Nos confrères font évidemment erreur : il n'y a pas de picotte à Manitoba. Cette maladie sévit à distance dans le territoire de Keewatin. Il serait sans doute à propos de rectifier ces renseignements.—Métis.

—Que devons-nous faire (dit le Progrès de Sherbrooke) pour avoir de l'eau ? De tous côtés, il nous arrive des plaintes à cet égard. Un fermier de Magog est obligé de conduire son bétail à un demi-mille de distance, au lac, pour l'abreuver et plusieurs autres propriétaires seront obligés de suivre son exemple dans quelques jours.

—La Gazette Officielle de samedi dernier proclame le changement des termes des cours pour le distrit de Saint-François, et le nouvel arrangement est comme suit : La Cour Supérieure siègera à Sherbrooke du 10 au 14 de janvier, mars, mai, septembre et novembre. La Cour de Circuit siègera aussi à Sherbrooke du 10 au 16 février, avril, juin, octobre et décembre. A Cookshire, du 4 au 6 janvier, mai et septembre ; à Ham Sud, du 4 au 6 février, juin et novembre ; à Stanstead, du 18 au 20 février, juin et octobre ; et à Coaticook, du 22 au 24 février, juin et octobre.

Ainsi, comme on le voit par la présente proclamation, la Cour de Circuit ne siègera pas à Sherbrooke en janvier.

—A la dernière réunion des membres de la Société d'Agriculture du comté de Chambly, les Messieurs suivants ont été élus officiers et directeurs pour l'année 1877 :

Frs. David, écr., président ; A. L. Williams, écr., vice-président ; Ls. Williams, sec.-trésorier.

Directeurs : Louis David, Alphonse Jodoin, Cyrille Jodoin, Jos. Chagnon, Téléphore Larocque, Frs. Demers, Napoléon Dagneau.

Après que des remerciements eurent été votés aux officiers et directeurs de la société, pour leur habile gestion des affaires de la société ; à P. B. Benoit, écr., M. P., pour les services qu'il rend sans cesse à la Société d'Agriculture du comté de Chambly, il a été

Résolu : Que cette assemblée est d'opinion que le comité devrait s'adresser au Conseil d'Agriculture pour tenir une exposition d'animaux cet automne, sans toutefois affecter les prix offerts ordinairement pour les terres les mieux tenues.

Aussi : Que la Société d'Agriculture du comté de Chambly désapprouve hautement l'augmentation, par le Conseil-de-Ville de Montréal, du taux des marchés, imposé sur les voitures des cultivateurs qui fréquentent ces marchés, et espère que le Conseil-de-Ville de Montréal rappellera ces taux exorbitants.

—Sa Grandeur Mgr. Taché est heureusement arrivé du Canada le 23 décembre, vers 7 heures, à Saint-Norbert, Manitoba. Les quatre religieuses venues avec Monseigneur se sont également arrêtées à Saint-Norbert où les attendaient les supérieures des deux communautés auxquelles appartiennent les nouvelles missionnaires. Plusieurs prêtres de l'archevêché et un certain nombre de citoyens de Saint-Boniface et de Winnipeg s'étaient rendus au-devant de Mgr. Taché pour lui souhaiter la bienvenue. Vu les fatigues de la route, Mgr. l'archevêque et les religieuses ont remis au lendemain après-midi de finir leur voyage. Annoncée à temps à Saint-Boniface, cette heureuse nouvelle n'a pas laissé froide la population, qui s'est portée avec enthousiasme au-devant de son bien-aimé prélat. L'escorte d'une paroisse a rencontré l'autre, et l'église s'est quasi remplie, dimanche vers trois heures et demie, quand Mgr. l'archevêque a fait son entrée solennelle dans le lieu saint. La santé de Monseigneur est excellente.—Le Métis.

—Vendredi après-midi, une horrible tragédie a mis en émoi la partie ouest de Montréal.

Les deux personnes qui ont joué un rôle dans cette affaire sont Louis Guénette, âgé de trente-cinq ans, demeurant au No. 434, rue Bonaven-

ture, qui avait tour à tour occupé l'emploi de garçon de salle et conducteur de chars, et qui, depuis plusieurs années, vivait séparé de sa femme, et François Guay, demeurant No. 168, rue Saint-Urbain.

Depuis sa séparation d'avec sa femme, Guénette était en proie à des accès de jalousie, et bien des fois il avait déclaré qu'il mettrait fin à ses jours. Son ami le plus intime était Guay, il en faisait sa société exclusive et prenait de l'humeur lorsqu'il passait quelque temps sans le voir.

Vendredi, il le rencontra rue Saint-Martin, près de la traverse du Grand-Tronc, et après l'avoir insulté sans le moindre motif, il tira son revolver et le déchargea sur lui. Par bonheur, la balle ne fit qu'effleurer ses vêtements et alla se loger dans le toit de la cabane du garde-barrière.

Guay supposant que son ami regrettait vivement son action, lui prit le bras et l'entraîna du côté de sa maison, en le gourmandant doucement ; mais arrivé à la porte, Guénette tira de nouveau sur lui et s'éloigna. Cette fois, la balle l'atteignit au bras et il courut en toute hâte chez le Dr. Roy. Ce dernier, après lui avoir appliqué un pansement, l'accompagna à la station Chaboillez, où il lui fit faire une déposition, et le sergent Hilton partit immédiatement pour procéder à l'arrestation du coupable.

Il trouva Guénette dans la chambre qu'il occupait dans sa pension, il avait la face pâle, l'œil hagard, et il déclara au sergent qu'il était trop faible pour le suivre. Malgré ses protestations, on l'habilla et on le conduisit à la station centrale, mais arrivé là, son état devint tel qu'on envoya chercher en toute hâte le Dr. Leduc. Avant son arrivée, le prisonnier déclara qu'il avait pris une dose d'acide oxalique, et qu'il n'en avait plus que pour quelques instants de vie. En effet, une heure après, il rendait le dernier soupir.

Après l'audition des témoignages de Mme Chagnon, qui tenait la maison où Guénette était en pension, du sergent Hilton, du Dr. Leduc et autres, le jury rendit le verdict suivant : « Que le défunt, se trouvant dans un état passager d'aliénation mentale, a mis fins à ses jours en avalant une dose d'acide oxalique. »

—James Gordon Bennett, propriétaire du Herald de New-York, qui est venu l'an dernier à Ottawa pour assister au bal costumé donné par leurs Excellences Lord et Lady Dufferin, était accompagné de Mlle May, sa fiancée. Il paraît que mardi il devait la marier, mais qu'au dernier moment il a refusé ; c'est pourquoi le frère de Mlle May a cru devoir le fouetter en pleine rue mardi dernier. Une dépêche reçue ce matin nous informe que les deux antagonistes ont dû se rencontrer sur le terrain de l'honneur vendredi dernier, sans toutefois préciser le lieu du combat. On croit qu'ils ont franchi la frontière et que la rencontre a eu lieu sur le territoire canadien. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir à ce sujet.

BULLETIN DES DERNIÈRES NOUVELLES

Vienne, 6 janvier.—Le correspondant du Standard à Vienne dit que les autorités militaires de la Gallicie et de la Transylvanie ont reçu ordre de compléter le plus tôt possible l'armement et l'équipement des troupes.

—Le correspondant du Times à Berlin télégraphie que le gouvernement russe a ordonné de préparer 150 chars pour le transport des malades et des blessés.

—La rigueur de la crise financière en Russie se manifeste par le fait que la municipalité d'Odessa, une des plus riches de la Russie, n'a pu payer ses employés.

Londres, 10.—On dit que la Russie se propose de mobiliser deux corps d'armées pour surveiller la frontière de la Pologne, afin de protéger les intérêts de la Russie, dans le cas où la guerre se déclarerait.

Le nouvel homme oiseau.—Dédale, citoyen à Athènes, fut exilé dans l'île de Crète, où il bâtit le labyrinthe qui devait lui servir de prison. Au moyen de plumes attachées avec de la cire, il se fabriqua des ailes, et put s'envoler accompagné de son fils Icare. Ce dernier s'approcha trop du soleil, la cire fondit, les ailes se détachèrent, et il tomba dans la mer Egée, qui, depuis cette catastrophe, s'appelle la mer Icarienne.

Jusqu'aujourd'hui, les hommes n'ont pas encore eu une chance plus favorable. Généralement munis d'ailes, ou plutôt de parachutes, il se sont lancés du haut d'une tour pour retomber plus ou moins malheureusement près de leur point de départ. Dans toutes leurs tentatives, ils avaient cherché à imiter l'oiseau, sans pouvoir se rendre compte de ses mouvements, dont le principe échappe à nos investigations. C'est ainsi que l'on croit que les habitants des airs se tiennent immobiles quand ils planent dans leur élément. On sait à présent qu'ils descendent avec lenteur vers la terre ; du reste, on le voit quand leur ombre se projette sur le flanc des montagnes escarpées. Ce qui peut les maintenir en place ou ralentir leur chute, c'est l'action vibratoire des ailes que l'on observe à l'aide de télescopes.

Le mouvement est-il seul en cause dans le vol ? L'oiseau possède-t-il un moyen de se rendre plus léger pour s'élever, comme le poisson avec la vessie natatoire ? Ce sont là des questions qui n'ont pas encore été résolues. Ce qu'on a appris, cependant, c'est que les procédés méca-

niques employés par l'homme pour imiter le vol des oiseaux n'ont pas donné des résultats applicables.

A ce sujet, on se rappelle peut-être la mort de l'homme volant, arrivée à Londres il y a quelque temps. Sa première expérience, à Bruxelles, avait échoué ; Groof—c'était son nom—ne put s'envoler, et la foule impatiente mit en pièces les appareils de navigation aérienne. De là, il se rendit en Angleterre où, dans un nouveau voyage, il se fit enlever par un ballon ; arrivé à trois cents mètres au-dessus de la terre, il donna à son aéroplane le signal de le lâcher et déploya les ailes, adaptées à une espèce de plate-forme où il avait pris place, puis il descendit obliquement.

A la seconde représentation, les ailes ne purent se développer ; le malheureux tomba sur le sol et s'y tua. Les signaux avaient-ils été mal donnés de part et d'autre ? Groof et son conducteur—ne parlant pas la même langue—ne se sont-ils pas compris ? Les sacs de lest ont-ils été jetés précisément sur la tête de l'homme-volant ? On l'ignore.

Faut-il dès lors ajouter foi au récit d'un voyage aérien exécuté à Philadelphie il y a quelques années, et dont la relation détaillée se trouve dans le livre des Inventions, par Emile With (Paris, 1864) ? Un mécanicien, nommé William Tool, s'envola, en présence d'un nombreux public, et se dirigea vers New-York ; les spectateurs le perdirent de vue dans le ciel. On le découvrit, quelques jours après son expérience, dans une forêt ; il était à moitié dévoré par les loups. Un chasseur, l'ayant aperçu, à l'entrée de la nuit, et l'ayant pris pour un oiseau gigantesque, l'avait abattu d'un coup de fusil. Près du cadavre, on trouva des ailes brisées, qui avaient été reliées avec des ailes de fer, et une espèce de cuirasse, ainsi qu'un casque se terminant en bec d'aigle.

Ces divers insuccès n'ont pas découragé les esprits inventifs. Il y a quelque jours, sir Ralph Scott, ingénieur de Ceylan, a présenté à M. de Bismarck et de Moltke sa nouvelle machine à voler. Disons tout de suite que le point capital—la force motrice et les mécanismes de transmission—avaient été tenus secrets. L'invention comprend une nacelle assez profonde mise en mouvement par une roue semblable à celles d'un bateau à vapeur. Cette roue reçoit l'impulsion par un ressort, exactement comme celui des tramways, et dont la description se trouve dans un des mémoires précédents. La machine pèse 150 kilogrammes ; de chaque côté se trouve un siège pour les hardis voyageurs qui voudraient s'envoler dans l'éther. L'inventeur assure l'avoir essayé maintes fois ; il peut, avec son appareil, monter, rester en place, descendre, ou se diriger horizontalement, à raison de 90 kilomètres à l'heure dans l'air calme, et moitié du trajet dans la tempête.

Les deux célèbres personnages ci-dessus mentionnés ne sont pas—on le sait—très-crédulés ; mais pour être agréables à l'inventeur, ils l'ont renvoyé à une commission choisie au ministère impérial de la guerre, et dont ils attendent patiemment le rapport. Imitons-les, et ayons toujours confiance dans l'avenir de la navigation aérienne, qui, à la vérité, offre un problème difficile, mais nullement impossible à résoudre, car il n'est pas contraire aux lois de la physique, ni à celles de la mécanique. Ce qui l'a fait échouer jusqu'à ce jour, c'est l'absence d'un moteur à la fois puissant et léger que certainement on découvrira tôt ou tard.

ÉMILE WITH.

DÉCOUVERTE D'UN TOMBEAU DE L'ÂGE DE BRONZE.—Depuis quelques années, près de Loebersdorf, en Autriche, on connaît un emplacement où des objets en bronze et des poteries ont été découvertes ; on suppose que c'est un cimetière ; il fait partie d'une sablière d'où l'on exploite le ballast pour chemins de fer. Les squelettes qu'on a trouvés jusqu'à présent étaient placés dans des tombeaux séparés, à trois pieds sous terre. Au fur et à mesure que l'on continue l'extraction des graviers, on fait de nouvelles découvertes. Ainsi, il y a quelques jours, on a découvert un tombeau qui a montré des particularités très-curieuses.

C'était, à cinq pieds de profondeur, une chambre en maçonnerie renfermant deux couches de cinq squelettes chacune, les têtes pressées les unes contre les autres comme des pavés. Une de ces têtes se distingue par sa grosseur extraordinaire.

Autour des squelettes étaient répandus en grand nombre des dents de loups et d'ours. Ces dents, perforées d'un petit trou, ont sans doute servi de parure. Près de ce tombeau on a trouvé des tessons de poteries et deux morceaux d'un collier en bronze. Les antiquités principales sont deux pointes de flèches en silex et un pot conservé en entier avec des ornements produits par l'impression au moyen de petits morceaux de bois.

La Société anthropologique qui dirige les fouilles saura bientôt si c'est un cimetière ou un lieu de sacrifices.

—Autre mot du même.

—A première vue on serait tenté de croire que tous les Français sont médecins.

—Pourquoi ?

—Parce qu'ils ne peuvent s'aborder sans se prendre la main en se demandant les uns aux autres : « Comment vous portez-vous ? »

SANS COMPARAISON.—Pour la guérison des crampes et des douleurs, rien n'est comparable au *Tue-Douleur* de STANFON.